



Lucien Camus
in *Album Camus- La Pléiade* 1982

LUCIEN CAMUS, blessé militaire

La question demeurait :

Quel hôpital complémentaire organisé à Saint-Brieuc dès le début de la Grande Guerre avait accueilli le soldat Lucien CAMUS, père d'Albert Camus, pour tenter de soigner ses blessures de guerre, en 1914 ?

La réponse émerge, à la faveur de recherches aux Archives municipales et aux Archives diocésaines, dans le cadre des 150 ans de la Croix-Rouge française laquelle a recensé les hôpitaux auxiliaires tenus par les Comités de Saint-Brieuc.

Si la consultation des listes de soldats entrant dans les différents hôpitaux organisés dans les établissements scolaires et usine de la ville ne permet pas de repérer le nom de Camus Lucien, en revanche, **tout s'éclaire** à la lecture de l'acte de décès produit par le Service de l'Etat civil qui indique ceci :

« Le 11 octobre 1914, à 11h trois quarts du matin, LUCIEN CAMUS né le 28 novembre mil huit cent quatre vingt cinq à Ouled-Fayet (département d'Alger), fils de Jean-Baptiste Camus et de Hortense Cormery, époux de Hélène Sintes, domicilié à Alger, soldat au 1er Régiment de zouaves, 54 ème Compagnie, est décédé à l'hôpital auxiliaire 302, rue Saint-Benoît 6.

A 4 heures du soir sur déclaration de Jean Rioche, 33 ans, employé de commerce, rue des bouchers 19 et de Joseph Barré, 52 ans, curé à la paroisse de la cathédrale, demeurant à Saint-Brieuc rue Vicairie 10 qui , lecture faite ont signé avec nous. Paul de Parthenay » .

Tout se confirme à la découverte d'un document provenant du Ministère de la Défense. Il indique que :

« LUCIEN AUGUSTE CAMUS, deuxième classe dans les Corps du Premier Régiment des Zouaves. N° Matricule 12373 au Corps , N°Matricule 1037 au Recrutement d'Alger est mort pour la France le 11 octobre 1914 , à l'hôpital auxiliaire 302 à Saint-Brieuc Côtes du Nord, des suites de ses blessures de guerre ».

Enfin, un extrait des Archives Médicales de la Santé à Rennes (Cartons N° 51, 181, 519/p16 549) **précise** que l'Hôpital HA 107 : Ecole secondaire de filles 6 rue Saint-Benoît était l'ex-hôpital 302. Il fut hôpital chirurgical d'une capacité de 140 lits au 6 de la rue Saint-Benoît, c'était donc l'Etablissement du Sacré Cœur.

Cet hôpital était tenu par le Comité de l'Union des Femmes de France (Une des trois Société de la Croix-Rouge française).

De nouvelles questions surgissent !

Quelle fin de vie ?

Lucien Camus, incorporé au 1^{er} Régiment de Zouaves à Alger en septembre 1914, a 28 ans lorsqu'il fait le voyage qui le projette dans l'enfer de la guerre. Il est gravement blessé à la tête, vraisemblablement à la bataille de la Marne, dès le début du conflit. Evacué vers la ville de Saint-Brieuc dans les premiers jours d'octobre 1914 pour être soigné dans l'hôpital auxiliaire 302, il entrera aveugle dans le wagon qui bourlinguera ses dernières forces jusqu'à la gare de Saint-Brieuc, le terme du voyage et le début de son agonie. Il y décèdera quelques jours plus tard, le 11 octobre 1914.

Comment ne pas imaginer les souffrances physiques et morales de tous ces soldats déracinés qui vont mourir loin des leurs et que l'on transporte dans des trains bondés, souvent étendus sur la paille, sans soins.

A-t-il eu une goutte d'eau pour éteindre sa fièvre ? Une main tendue pour prendre la sienne et apaiser sa détresse ?

Louis Guilloux décrit la cohabitation des élèves et des blessés militaires au Lycée Anatole le Braz dans « Le jeu de patience » à la page 435 :

« A la rentrée d'octobre, le proviseur avait harangué les élèves. Ils devaient prendre conscience de la situation, ne pas oublier que les dortoirs étaient transformés en salles d'hôpital et que par conséquent on ne devait pas faire de bruit, pour ne pas gêner les blessés.

Parfois les blessés passaient dans les cours, le bras en écharpe ou marchant avec des béquilles. D'autres fois, on assistait à des arrivages : les voitures arrêtées devant le lycée, les blessés sur la paille.

On les transportait sur des brancards.

Ils avaient des mines jaunes, vertes, des corps rigides, sous la couverture marron ...

Les infirmiers étaient en blanc ... »

On peut espérer qu'une douce main d'infirmière a chuchoté la vie et la tendresse dans la main vide de Lucien Camus... vide de la présence des siens.

Qu'une main a pu saisir et apaiser la douleur pour poser les gestes du réconfort ultime, tendrement, entre science et dévouement.

Désormais, nous ne pourrons plus passer sans un regard interrogateur dans les allées du cimetière Saint-Michel, vers la tombe de LUCIEN CAMUS au Carré Militaire.

Il réside auprès de ses compagnons d'armes et d'infortune.

Le silence contient leur dernier voyage....

Mariannick Geffroy